

Autour de Philippe II: histoire et légende

Ivan CLOULAS
Archives Nationales

I

L'image du Roi Prudent

Les sources. Philippe II, monarque consciencieux, s'est préoccupé de regrouper les actes de son règne dans un dépôt spécialement aménagé au coeur du château-fort de Simancas. Cette décision correspondait à une nécessité de gestion: le «Roi prudent» voulait garder et retrouver rapidement les précédents d'une affaire et les preuves d'une décision. Mais il ne gardait pas seulement les papiers officiels à leur stade ultime d'élaboration. Étaient également conservés les notes préparatoires, les avis de conseillers, les billets échangés avec les ministres (il en existe encore environ 10.000, provenant du Palais royal de Madrid et répartis actuellement entre divers dépôts de Madrid, Londres et Genève). Ce sont tous ces documents qui constituent aujourd'hui la matière première de l'histoire.

Or la grande masse de ces sources n'était pas accessible aux contemporains du roi. Il s'agissait d'archives vivantes, en cours de constitution, contenant des secrets d'Etat et constituant en quelque sorte l'arsenal juridique et diplomatique de la royauté.

Les premières histoires. Pourtant Philippe était préoccupé de l'image qu'il voulait laisser à la postérité. Aussi avait-il chargé des chroniqueurs officiels de noter les principaux événements de son règne en Castille et en Aragon, Mais ces hommes consciencieux, qui avaient commencé leurs récits à la création du monde, étaient morts avant d'être arrivés à traiter de l'époque du roi! Le premier, Ambrosio de Morales, dans sa *Cronica general de España* (Alcala, 1575) n'était

parvenu qu'à narrer l'introduction du christianisme en Espagne. Le second, Jerónimo Zurita s'était arrêté à l'avènement de Charles Quint dans ses *Anales de la corona de Aragón* (Saragosse, 1616). Plus heureux, la troisième chroniqueur officiel, chargé de traiter de ce qui se rapportait aux Indes, Antonio Herrera, avait donné une *Historia general del mundo de quindinci años del tiempo del señor Rey don Felipe II*, dont les deux premiers volumes parurent à Madrid en 1601 et le troisième en 1612.

En marge de ces historiographes, un contemporain du roi, attaché aux services de la Cour, avait rédigé une narration des faits conforme à la volonté de son maître: c'était Luis Cabrera de Córdoba. La première partie de son oeuvre, imprimée à Madrid en 1619, s'arrêtait à l'année 1583. La seconde partie, découverte par L.P. Gachard à la Bibliothèque nationale de Paris en 1856 et copiée en 1876 par don Antonio Rodriguez Villa, ne sera publiée que deux siècles après sa composition par le gouvernement espagnol (*Historia de Felipe segundo*, par D. Luis Cabrera de Córdoba, Madrid, 1876-1877).

Deux autres courtisans contemporains de Philippe avaient porté témoignage sur le roi (Henri Cock et Jehan Lhermite), de même que trois religieux de l'Escurial (José de Sigüenza, Juan de San Jerónimo et Jerónimo Sepúlveda).

Cette histoire officielle présente le roi sous les traits d'un souverain attaché à maintenir et développer la grandeur de l'Espagne et de son empire, en consacrant ses forces au service de Dieu et de la foi catholique. Ses actions ont toujours cette haute finalité, même si elles emploient la violence, ainsi contre les Morisques, les hérétiques des Pays-Bas ou les révoltés d'Aragon.

Or ces écrits n'ont guère été diffusés du vivant du roi. Philippe avait pour lui son bon droit et n'entendait pas se justifier auprès de ses sujets. Parfois, il est vrai, il devait veiller à ne pas blesser les susceptibilités locales. Si la seconde partie de *l'histoire* de Cabrera de Córdoba n'avait pas été publiée au XVI siècle, la raison était que les Cortés d'Aragon s'étaient opposés à la divulgation des chapitres traitant du soulèvement de leur royaume.

Mais *l'Histoire de l'ordre de Saint-Jérôme* (et particulièrement le livre de la *Fondation du monastère de l'Escurial*) rédigée par le frère José de Sigüenza, avait paru en 1605, les chroniques de Cristobal Pérez de Herrera, médecin du roi en 1604, celle de Diego Ruiz de Ledesma en 1607 et, en 1621 les *Dits et faits du roi Philippe II* par Baltasar Porreño qui s'était servi des confidences de son oncle Francisco de Móra, architecte royal. On commençait donc à bien connaître le roi Philippe en Espagne. Plus vaste que les précédents, l'ouvrage de Antonio de Herrera, *Historia general del mundo... del tiempo des señor rey don Felipe II*, divulguait une foule de documents officiels. Un traducteur italien, Cesare Campana, devait donner à cette oeuvre un retentissement

international en publiant à Vicence, en 1695, *la Vita del Catolico Re, don Filippo II*.

L'exaltation du règne. De toutes ces oeuvres l'image de Philippe II sortait comme embellie et les Espagnols se persuadèrent, le temps passant, que son règne avait été une période de grandeur et de prospérité. Ils étaient tout disposés à exalter le roi comme l'un de leurs plus fameux monarques. Le dramaturge Lope de Vega (1562-1563) s'inspire de la personnalité du souverain lorsqu'il campe le roi justicier qui dénoue les intrigues dans nombre de ses pièces. L'atmosphère du règne, que l'on imagine mêlé de panache et d'ambition, se retrouve dans les écrits de Cervantés, qui a participé à la bataille de Lépante célébrée dans un chant de triomphe de Fernando de Herrero. *Les guerres civiles de Grenade* de Pérez de Hita (1595) accentuent encore cette vision épique du règne en juxtaposant les récits de combats sans merci et de fêtes galantes.

Les dissonances. Or dans ce concert laudatif qui entourait comme une auréole la figure du *Roi prudent*, certaines dissonances se faisaient entendre discrètement. Elles touchaient la politique de l'Espagne au Nouveau monde. Ainsi, dans l'ultime écrit de Las Casas, rendu public après sa mort à la fin de juillet 1566, le religieux prophétisait la vengeance divine qui devait s'abattre sur l'Espagne:

«Je crois qu'en punition de ces oeuvres impies, scélérates et ignominieuses, si tyranniquement et sauvagement perpétrées, Dieu foudroiera l'Espagne de sa fureur et de son ire, s'il est vrai que toute l'Espagne, peu ou prou, a pris sa part des sanglantes richesses violemment usurpées au prix de tant de ruines et d'exterminations. La rigoureuse pénitence qui pourrait la sauver, je crains fort qu'elle ne la fasse trop tard, si jamais elle la fait: car l'aveuglement dont le Ciel, pour nos péchés, a frappé grands et petits, principalement ceux qui se vantent ou ont la réputation d'être sages et avisés, et qui se croient capables de gouverner le monde. Cet obscurcissement de leur raison, en châtiment de leurs péchés, et plus généralement de toutes les fautes de la nation espagnole, est encore aujourd'hui si total que depuis soixante—dix ans qu'ont commencé ces vols et ces vexations, ces massacres et destructions, jamais on n'a voulu comprendre que tant de scandales et d'infamies au détriment de notre sainte foi, tant de rapines et d'usurpations, et pour tout dire enfin, de si totales destructions et exterminations étaient autant d'iniquités et de péchés mortels».

(Las Casas, *Testamento*, dans Biblioteca de Autores españoles, Madrid, t. 110 p. 539 sq.)

On entrait ainsi de plain pied dans le territoire de la *polémique* que ne manquaient pas de susciter, en dehors de la politique coloniale, les actions

menées par Philippe II pour la défense de la foi contre les *conversos*, les Morisques, les tenants de doctrines jugées subversives, les mystiques suspects d'être proches des Réformés. L'inquisition pesait de tout son poids pour supprimer l'expression des opinions hétérodoxes ou entachées d'esprit de liberté.

La rigueur de cette répression, liée aux cruautés reprochées aux Espagnols tant dans le Nouveau que dans l'Ancien Monde (particulièrement aux Pays-Bas) incitent les ennemis de l'Espagne à désigner comme premier responsable —et coupable— le roi Philippe II. D'où le succès de la *légende noire* née d'une volonté de vengeance contre l'oppression.

II

La légende noire

Aux origines de la légende noire. Guillaume d'Orange est l'un des auteurs principaux de la légende noire. Ayant pris le parti des Gueux, révoltés contre le duc d'Albe, le prince réplique contre la persécution qui le menace par une *Justification* en 1568. Mais il est contraint à se défendre plus vigoureusement contre le roi lorsque celui-ci fait proclamer le 15 mars 1580 un «ban et édit en forme de proscription à l'encontre de Guillaume de Nassau, prince d'Orange». En effet Philippe énumère les complots incessants du prince, le soutien très actif qu'il apporte aux hérétiques, sa persécution des catholiques, son rôle néfaste pour dresser le peuple contre les gouverneurs successifs, Albe, Requesens, don Juan. Philippe y ajoute une *attaque personnelle*. Orange est un être sans moralité. Du vivant de sa seconde femme, il a pris une religieuse pour maîtresse. Il est l'incarnation du mal. Aussi sa tête est-elle mise à prix pour 25.000 écus d'or. Quinconque le tuera recevra cette récompense et, en plus, sera anobli.

On imagine l'indignation du prince. Il réplique en publiant sa propre *Apologie* (1581) dans laquelle il attaque lui aussi personnellement le roi: Philippe, affirme-t-il, a mis à mort son fils don Carlos et sa troisième femme Isabelle de France. Au moment où il épousait la première, Marie de Portugal, il était secrètement marié avec Isabelle Osorio. Son quatrième mariage avec sa nièce autrichienne est incestueux...

Le niveau d'attaque se situe, comme on le voit, fort bas. Le retentissement de ce pamphlet est considérable. Dans les Cours, on s'interroge. Le Sénat de Venise demande un complément d'information à ses ambassadeurs. En France Catherine de Médicis se montre d'autant plus scandalisée que Philippe écarte ses prétentions à la succession de la Couronne du Portugal, après la mort du cardinal roi Enrique (1580).

A son tour l'opinion publique projette sur le souverain l'ombre de sa vie privée: le rappel de l'incarcération de don Carlos et de la mort suspecte d'Isabelle de Valois survient à point pour que l'on accuse le roi de pratiquer une amoralité absolue.

L'interprétation des faits. La vie privée et la vie publique du roi paraissent intrinséquement mêlées au moment du mariage français (1560-1568). La jeune reine Isabelle joue le rôle de négociatrice diplomatique en s'entretenant avec sa mère Catherine de Médicis à Bayonne (14 juin - 2 juillet 1565) Peu après cette entrevue, en septembre 1565 une expédition française montée par Coligny vers la Floride avec le capitaine Jean Ribault est massacrée par les Espagnols de Pedro Melendez. Quelques mois plus tard l'avis parvient à la Cour de France. Catherine et Charles IX protestent en faisant intervenir la jeune reine mais sans résultat. «La réponse du roi fut qu'il ne pouvait endurer l'usurpation de ce pays par nation du monde et moins par adversaires et ennemis de sa religion».

La vengeance des Français va s'exercer par l'intermédiaire de Dominique de Gourges qui part en août 1567 vers la Floride avec 3 navires, 150 soldats et 80 matelots. Prenant d'assaut les trois ports espagnols, il passe leur garnison au fil de l'épée et conclue une alliance avec les indigènes avant de repartir le 3 mai 1568.

La jeune reine se trouve placée en porte à faux. De là à supposer que s'instaure un malaise entre les époux, il n'y a qu'un pas. Pourtant la réalité est tout autre. Philippe est très attaché à la reine qui a donné naissance, le 12 août 1566, à une fille, Isabelle Claire Eugénie, et le 17 octobre 1567 à une seconde, Catherine Michèle. Ces heureuses naissances se succèdent alors que s'aggrave l'état de santé mentale de don Carlos, le fils du premier mariage du roi, dont la débilité est accrue par un accident arrivé en 1562 à Alcalà. C'est l'époque où le prince tente d'obtenir un commandement aux Pays-bas et menace son neveu don Juan qui refuse de l'aider à partir. Finalement Philippe est contraint d'incarcérer son fils le 8 janvier 1568: le prince périt dans sa prison (26 juillet 1568) peu avant le décès de la reine Isabelle (3 octobre 1568) survenue après une naissance prématurée. Les ennemis du roi ont beau jeu de relier les deux événements. Contre toute vraisemblance, ils insinuent que Philippe a provoqué la mort de son fils et de sa femme qu'aurait unis un amour secret. Brantôme s'en fait l'écho indiscret. Le fait est trop inouï pour ne pas alimenter la chronique scandaleuse. Il charge Philippe d'une tâche indélébile. Il est aisé de faire croire que celui que l'on dénonce comme responsable des violences espagnoles en Floride et aux Pays-Bas a pu se livrer sur ses proches à des violences semblables.

Les *Relations* de Antonio Pérez (1591 puis 1598), reprennent les attaques contre le roi. Ancien ministre de Philippe, Antonio Pérez encourt sa haine pour l'avoir forcé à sanctionner son frère don Juan et à faire assassiner le secrétaire de

celui-ci, Escovedo (1578). Les poursuites engagées contre Antonio Pérez, son incarcération puis, après son évasion, la révolte qu'il provoque contre Philippe en Aragon rendent son témoignage plus crédible dans les pays ennemis de l'Espagne. Ainsi Pierre Mathieu, auteur d'une histoire de France, reprend sans les remettre en cause les accusations contre le roi.

La légende noire comme base de roman historique. Un siècle plus tard, les romanciers et dramaturges s'emparent de la légende noire. Citons l'abbé de Saint-Réal en 1673, Thomas Otway en 1676, Alfieri en 1783 et Schiller en 1787. Le *Philippe II* de Chénier (1801), l'*Elisabeth de France* de Soumet (1828), le *Philippe II* d'Eugène Cormon (1846) prennent la relève, précédant le réquisitoire de Lothrop Motley (*The rise of the Dutch Republic*, 1856) et celui de Verdi dans son opéra *don Carlos* (1867).

Toutes ces oeuvres mêlent l'intrigue amoureuse supposée entre don Carlos et sa jeune belle-mère à la croisade pour la liberté menée aux Pays-Bas. On y voit apparaître des comparses inattendus: ainsi la princesse d'Eboli Anna Mendoza, veuve de Ruy Gomez, qui est censée avoir été la maîtresse successive de Philippe II, don Juan et Antonio Pérez. A la princesse est dévolu le rôle de confidente, d'espionne et d'organisatrice de complot —rôle indispensable pour nouer des liens entre les épisodes et attaquer davantage encore la mémoire du roi.

La réaction. Les adversaires de la légende noire en prennent le contrepied avec passion. Un Américain, W.T. Walsh, publie en 1937 un *Philippe II* qui propose de trouver l'origine des malheurs du roi dans une coalition anti-catholique, réunissant protestants, musulmans et franc-maçons et se servant des juifs comme agents de liaison. En 1938, un Allemand, L. Pfandl, oppose aux réquisitoires de la *Légende noire* une théorie suivant laquelle la psychologie et le comportement du roi résultent de l'union en lui de trois mentalités, archaïque, religieuse et rationaliste. Il est ainsi victime de forces aveugles qu'il ne maîtrise pas. Ce sont là des explications qui interprètent la réalité et imposent un nouveau masque à la personnalité du roi. Contre cette tendance, la recherche historique a-t-elle quelque chance de parvenir à l'objectivité?

III

Vers une vision objective: le portrait de l'Histoire

La nouvelle histoire. Les historiens disposent à partir du XIXe siècle d'une multitude de documents qu'ils peuvent enfin confronter: témoignage de contemporains restés inexplorés, correspondances et publications de documents de gestion et de comptabilité dépouillés en séries.

Des contributions savantes traitent d'épisodes particuliers tels que la guerre des Flandres, Lépante et la guerre navale contre les Turcs, *L'Invincible Armada*, les relations avec le Nouveau Monde. On étudie aussi les institutions: l'inquisition, les conseils du gouvernement, les Cortès. Le roi apparaît comme l'un des éléments de ce vaste édifice, certes sa clé de voûte, mais une clé de voûte soutenue par l'ensemble des autres pierres de l'édifice.

L'exemple majeur de ces études est celui de F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. Les trois parties de l'oeuvre passent en revue la part du milieu, puis les destins collectifs et enfin les événements, la politique et les hommes. Le roi Philippe est comme le miroir d'un système dont il reflète les forces et les faiblesses.

Les témoins. L'immense étude de Braudel fait appel aux témoignages d'une foule innombrable pour peindre le tableau de la société. Les proches du roi, qui ont eu le privilège —ou le désagrément— de le cotoyer apportent un éclairage irremplaçable sur son comportement personnel.

Parmi les études qui privilégient cet éclairage, le remarquable ouvrage de Charles Bratli, *Philippe II, roi d'Espagne. Etude sur sa vie et son caractère* (1912) montre la voie. Le Père March le suit en mettant en lumière la jeunesse et l'éducation de Philippe (1941-1942), puis González de Amezúa, en consacrant trois gros volumes à la reine Isabelle de Valois. Le docteur Gregorio Marañón (*Antonio Pérez, el hombre, el drama, la época*) (1947) plonge dans les arcanes des relations entre Philippe et Pérez, en faisant dans ses explications la plus large place au subconscient.

Laisser le lecteur juge. Certes il est tentant, devant un personnage aussi complexe et dans un contexte aussi troublé que celui de ce long règne, de livrer au lecteur sa propre interprétation.

L'érudition contemporaine nous donne des moyens de dépasser les approximations documentaires: le recours à la correspondance privée se révèle à ce propos fort précieux. Citons- en un exemple.

C'est au temps de son séjour au Portugal que se rapportent quelques-uns des témoignages les plus intéressants que nous ayons sur la personnalité du roi. Philippe se présente à ses nouveaux sujets tout de noir vêtu. A cinquante- trois ans, il est presque chauve. Sa barbe a blanchi. On remarque une expression figée sur les portraits que nous avons de lui. Son récent veuvage et la perte de ses jeunes enfants l'ont douloureusement frappé. Certes, à Lisbonne, son neveu favori, Albert d'Autriche, lui tient compagnie. Mais durant son exil de deux ans loin de sa chère Castille, ce sont ses deux filles, Isabelle Claire Eugénie et Catherine Michèle, âgées de quatorze et treize ans, qui lui apportent le plus de réconfort.

Entre décembre 1580 et mars 1583, il leur écrit chaque lundi. Trente-quatre

de ses lettres sont conservées aux Archives de Turin, l'infante Catherine Michèle les ayant emportées avec elle quand elle quitta l'Espagne, en 1585, pour devenir duchesse de Savoie. Philippe lui en adresse encore quatrevingt-treize entre le 14 juin 1585, lendemain de son départ, et septembre 1596, une année avant la mort de la princesse. Au détour de ces pages, on découvre chez le souverain une affectivité que l'on n'eût pas soupçonnée.

Pendant les premières années de séparation, le roi souffre de l'éloignement de sa fille cadette. En juin 1588, il lui confie qu'il compte les jours qui se sont écoulés depuis son départ: «Hier, cela fait trois ans que vous vous êtes embarquée, et donc que je ne vous vois plus. la solitude que j'éprouve depuis n'est pas mince. Mais j'essaie de la supporter avec raison en m'appuyant sur vous, puisque je sais que vous m'aimez et que je vous aime.»

Les lettres envoyées du Portugal sont remplies de questions. Le roi s'inquiète de la santé de ses enfants. Isabelle souffre de saignements de nez: ne serait-ce pas qu'elle attend encore d'avoir ses règles? Il se préoccupe aussi des traces que les croûtes de variole ont pu laisser sur la peau de Catherine Michèle. Il remercie les princesses de lui rendre compte des poussées de fièvre dont souffrent leurs jeunes frères Diégo et Philippe. Il leur confie que personne n'a cru bon de l'en aviser. Lorsqu'il apprend que Philippe a eu sa première dent, il s'étonne du retard: son fils a-t-il deux ou trois ans? Il ne s'en souvient plus. L'aîné aura-t-il bientôt six ans?

Il s'informe de la pratique religieuse des enfants. Le 10 juillet 1581, il conseille à ses filles d'aller passer l'été dans la fraîcheur du couvent des Descalzas Reales. Il leur demande de veiller à ce que leur petit frère Diégo apprenne à prier.

L'éducation artistique de ses enfants ne lui est pas indifférente. Ayant reçu de Diégo un dessin représentant un cheval, il lui envoie en récompense un album à colorier avec les lettres de l'alphabet.

Ailleurs Philippe donne des nouvelles de ses bouffons, particulièrement de la naine, Magdalena Ruiz, et de son jardinier...

On voit par cet exemple combien la restitution d'un personnage historique peut varier en fonction de l'optique à laquelle on a recours.

La tendance actuelle des historiens sera donc, de plus en plus, de laisser le lecteur juge. Fournir un matériel, animer et jalonner le paysage ambiant de données dûment contrôlés mais ne pas porter d'appréciation *apriori*. C'est le parti auquel s'est rangé le professeur anglais Geoffrey Parker, l'un des derniers historiens de Philippe. C'est celui que je me suis efforcé de suivre, en évitant la collusion entre l'homme public et l'homme privé pour ne pas proposer au lecteur une vision de légende mais lui donner le moyen de contruire sa propre opinion.